

# LE PROFESSEUR LORDAT

DE MONTPELLIER

ET SON INFLUENCE SUR LA MÉDECINE CONTEMPORAINE

PAR LE D<sup>r</sup> ÉVARISTE BERTULUS.

Extrait du *Marseille Médical*.

LA MORT.... — Médecin comme aultre faut morir  
Bon myre est qui se scalt guarir  
Las ! contre mort n'a médecine  
LE MÉDECIN. — Ny herbes, ny bonnes racines  
Ny aultres remèdes.....

*Grande danse macabre des hommes et des  
femmes, édition de 1486, page 15.*

Oui ; en dépit des prétendus élixirs de vie, de l'or potable des anciens alchimistes, des mystérieux arcanes du grand Albert et de Paracelse, des prodiges de la chimie moderne, la mort n'a jamais épargné personne, pas même les médecins.

Reconnaissons pourtant qu'elle n'aura guère volé notre illustre et vénéré maître le professeur Lordat, de Montpellier, qui vient de s'éteindre le 25 avril dernier, à 98 ans, saturé en quelque sorte d'années, de considération et d'honneurs.

Lorsqu'à son exemple, on a enseigné, inculqué l'art salutaire à des générations médicales si nombreuses, que les plus jeunes d'entr'elles sont déjà parvenues à la maturité de l'âge, lorsqu'on lègue à la science anthropologique, la première de toutes, des livres qui ont fait époque, et qu'on a pu arriver à une réputation européenne sur un théâtre restreint, où le charlatanisme et l'industrialisme sont impossibles ; lorsqu'enfin on a vu successivement disparaître de la scène du monde, avec ses Zoïles et ses contradicteurs, des collègues éminents et des disciples distingués, on peut s'endormir sans regret du dernier sommeil, abandonnant à la mort les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

Ajoutons que la seule vue d'un corps usé, transformé, démoli par la vieillesse, le souvenir d'une haute intelligence dès longtemps réduite à sa virtualité, celui des fruits précieux qu'elle porta, étouffent alors la douleur dans le sein des parents, des disciples et ne leur permettent plus qu'une tristesse résignée.

Tel a été, quant à nous, le seul sentiment qui nous ait oppressé, nous l'avouons, en recevant la nouvelle du décès de notre maître, l'une des gloires contemporaines de la médecine française, l'organe le plus autorisé du vitalisme Barthézien, et l'un des chefs de la philosophie spiritualiste. Nous savions, en effet, par son fils adoptif, le savant docteur Kuhnoltz, que depuis deux années environ il se survivait à lui-même et qu'il n'était plus, comme jadis, la réelle personnification de sa doctrine de *l'insénescence de sens intime*, doctrine dont la définition de l'homme par de Bonald fait à elle seule ressortir la vérité. Si l'être humain n'est en effet qu'une intelligence servie par des organes, que peut devenir cette intelligence lorsque ces derniers sont affectés de maladies ou entravés dans leur jeu par l'état sénile ?

A une époque où les méthodes et les enseignements philosophiques sont dédaignés des maîtres comme des élèves, où les premiers ne pensent qu'à la fortune, aux honneurs, aux dignités, les autres à des plaisirs qui les ruinent tant au physique qu'au moral, il ne saurait être oiseux de rechercher les causes essentielles de la décadence de la science en général et de la médecine en particulier. Or, ce problème peut être résolu par la saine appréciation des travaux et des doctrines de Lordat ; au moment où nous écrivons ces lignes, les fruits amers de l'abus qu'on a fait à Paris du mécanisme, du chimisme, du déterminisme, que notre maître ne cessa jamais de combattre avec autant de talent que d'énergie, se traduisent en effet dans la grande et célèbre école qui fut jadis celle de Bichat et qui s'est mise désormais aux mains de M. Claude Bernard, par l'anarchie doctrinale et tous les maux qu'elle enfante, tandis que, d'un autre côté, l'oubli complet des principes exprimés par le serment d'Hippocrate, enlève tout prestige à une profession autrefois si honorée et inaugure la lutte impie des élèves contre les maîtres.

Qu'on se le dise bien et une fois pour toutes : l'art salubre a pour premier fondement l'éternelle morale ; sans elle, il devient un métier ignoble qui, loin d'être utile à l'humanité, se retourne contre elle et contre ceux qui l'exercent ; qu'on se le dise aussi !

Ce n'est pas dans les laboratoires; ni même dans les amphithéâtres exclusivement que l'on devient médecin, mais bien dans les hôpitaux, aux cours théoriques et pratiques que fortifie l'esprit philosophique. En clinique Médicale, par exemple, la minutieuse constatation des symptômes ne saurait suffire pour établir le diagnostic, le pronostic et le traitement, le concours de l'induction et de ses méthodes est absolument indispensable. Consultez les traités cliniques de Pinel, de Chomel et de l'illustre et regrettable Trousseau, et demandez-vous ensuite si ces hommes éminents furent ou non des philosophes. L'observation clinique telle qu'on la pratique à cette heure dans certains hôpitaux ne peut servir en vérité qu'à constituer cette routine qu'on décore du surnom d'expérience, et qui voue le médecin à une terre à terre funeste, car le même symptôme pouvant dépendre (nous l'avons prouvé l'autre jour à la Société de médecine, à propos de la colique sèche) d'états morbides très variés, c'est à la détermination exacte de ces derniers qu'il faut arriver tout d'abord, pour établir ensuite les moyens thérapeutiques. Nous ne craignons pas de l'affirmer ici, quiconque méconnaîtra ce grand principe clinique ne sera jamais un praticien dans la véritable acception du mot.

Revenons à Lordat et à son école.

Dans la dernière moitié du 18<sup>e</sup> siècle, presque au moment où la société française allait périr dans un cataclysme immense, parut à Montpellier d'abord, puis à Paris, un médecin à jamais célèbre, nous avons nommé Barthez, il fut, disait naguère le savant et sévère critique de la *Gazette médicale de Paris*, M. le docteur Guardias : « le grand homme le plus grand qui ait illustré la médecine depuis l'antiquité. » Il n'y a plus de doute aujourd'hui sur ce point, et Broussais lui même n'a pas même tenté, dans son *Examen des doctrines*, d'effacer le caractère de grandeur que porte avec lui le père de l'école vitaliste, à la cheville duquel, malgré tout son génie, arrivait à peine le fougueux réformateur. Pendant que le matérialisme débordait de toute part dans le domaine de l'anthropologie, Barthez mit au jour ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, dans lesquels, restituant à la philosophie médicale l'idée de l'infini, de l'absolu, comme principe immanent de causalité, il établit, à l'exemple d'illustres devanciers, mais d'une manière plus précise, plus nette qu'eux, la dualité du dynamisme humain, c'est à-dire l'existence séparée, en dépit de leur alliance intime, de l'âme

et du principe vital, et le rôle passif de la matière ou de l'organisme. « Le principe vital de l'homme, dit-il dans cet immortel ouvrage que tant de gens jugent à la légère sans l'avoir lu, est intimement uni sans doute à l'intelligence et aux organes, mais pour bien connaître les forces de ce principe il faut les considérer séparément des affections de l'âme pensante et de celles des corps simplement organisés. »

Telle est la fin que se proposa surtout Barthez dans sa doctrine vitaliste, il en fit ensuite l'application à la physiologie, à la pathologie, partant à la thérapeutique et en induisit ses belles théories sur l'unité vitale, les éléments morbides, la sympathie, la synergie, les mouvements musculaires, etc., théories que ne feront jamais oublier, on peut le prédire avec certitude, les prétendues découvertes de la chimie vivante, de la micrographie, ni les résultats des expériences sur les animaux vivants, car Barthez fut réellement un médecin; un philosophe carré par la base, l'œuvre solide qu'il a enfantée est destinée à résister à tous les systèmes, voire même à la mode, si puissante dans notre milieu.

A sa mort, survenue en 1806, son élève, son disciple favori, Jacques Lordat, à qui il avait légué ses manuscrits, continua la mission du maître. Devenu professeur de physiologie en 1813, il a été jusqu'à l'époque de sa retraite, c'est-à-dire pendant près de 50 ans, l'organe le plus respecté et le plus éloquent de la doctrine barthézienne. Énoncer simplement ce fait c'est expliquer du même coup le genre d'influence exercé sur la médecine du XIX<sup>e</sup> siècle par l'illustre défunt: 1<sup>o</sup> dans l'école de Montpellier, où il n'a pas cessé de fomenter, en dépit de tous les efforts d'une puissante rivale, les principes vitalistes; 2<sup>o</sup> à Paris même, où Barthez compte encore de nombreux admirateurs, et où les incessantes publications de Lordat, dont la liste seule exigerait deux ou trois pages de notre feuille, ont jeté les germes d'une réaction, qui, dans un temps plus ou moins prochain, replacera l'art de guérir dans sa véritable voie.

On a reproché à Barthez, partant à Lordat, et non sans quelque fond de vérité, de n'avoir pas fait, soit dans leurs leçons, soit dans leurs écrits, une part suffisante à la matière, à l'organisme; d'avoir négligé les faits histologiques et anatomiques; de s'être tenus trop exclusivement, enfin, sur le terrain de la métaphysique ou de l'ontologie. Mais, ainsi que nous l'avons prouvé dans notre ouvrage sur l'athéisme contemporain, la métaphysique est

une science aussi vraie, aussi certaine à divers points de vue que la physique et les mathématiques ; que sont en fait ces dernières, sinon de la philosophie chiffrée ; le calcul des probabilités est-il autre chose par exemple qu'une méthode philosophique par laquelle on arrive à apprécier avec exactitude ce que les esprits justes sentent souvent par une sorte d'instinct, sans qu'ils puissent s'en rendre compte ? D'ailleurs, les belles théories de l'électricité, du calorique, de la lumière, contre lesquelles personne ne semble réclamer, sont essentiellement ontologiques, et on se demande pourquoi on n'admettrait pas de même celle des éléments morbides dont la pratique fait chaque jour ressortir l'exactitude à tous les points de vue. Quant à la physiologie, comment pourrait-elle mettre une barrière entr'elle et la métaphysique, ou plutôt pourquoi n'aurait-elle pas son ontologie, alors qu'elle doit s'occuper à la fois du physique et du moral de l'homme, sujet de ses méditations ?

On a aussi reproché à Barthez et à Lordat de s'être élevés dans leurs discours et leurs ouvrages jusqu'à l'idée de l'infini, de l'absolu, de Dieu enfin ; mais quelle doctrine peut-on enseigner avec certitude sans remonter jusqu'à cette grande et sublime cause qui est, à bien dire, la clef de la voûte scientifique. Barthez et son élève auraient-ils pu, en faisant la démonstration de l'unité vitale, ne pas reconnaître qu'elle découle nécessairement de l'unité universelle ou absolue et peut on leur faire un crime de ce qu'à l'exemple des matérialistes ils n'ont pas jugé convenable d'exclure Dieu de ses œuvres.

Concluons de ce court aperçu sur la longue mission de Lordat, qui n'a pas duré moins de deux tiers de siècle, que l'influence de ce maître contre le matérialisme médical ne saurait être perdue, bien que le grand théâtre de Paris lui ait manqué ; *scripta manent*, cette influence s'est exercée dans le présent à la manière d'une digue solide qui a entravé le torrent, et elle s'exercera encore dans l'avenir, lorsque l'éclectisme, puisant à la fois dans tous les systèmes en ce qu'ils ont de vrai, fondera, avec ces éléments divers, qui auront reçu le baptême du raisonnement et de l'expérience, la doctrine médicale définitive.

La physiologie, ou la science de la nature (n'oublions pas que le mot physiologie vient de  $\Phi\upsilon\sigma\iota\varsigma$  et de  $\Lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$ ) a, nous ne saurions trop le répéter, sa partie philosophique ; pour arriver autant que possible à la certitude, pour ne pas être un roman,

elle ne doit bannir de son sein, ni la théorie de la raison impersonnelle, ni les intuitions de notre conscience. C'est certes, bien à tort, que l'on fait si exclusivement honneur de la première à Maine de Biran, à Laromiguière, à Cousin ; la médecine n'avait pas attendu ces hommes illustres pour la reconnaître et l'adopter comme principe, car, depuis Hippocrate, elle l'a professée, par les organes de *Van-Helmont*, de *Stahl*, de *Haller*, de *Barthez*, de *Lordat*, et même de *Bichat*, qui ne fut, de fait, qu'une émanation du chef de l'école vitaliste. Oui ! nous l'avons surabondamment démontré dans notre dernier ouvrage : le corps humain psychomatériel n'est pas un produit de l'hétérogénie. Oui ! il existe en lui des forces motrices spéciales, dont l'alliance ne peut être saisie ni par la chimie, ni par la micrographie. Oui ! le génie paludéen, la vertu fébrifuge du quinquina, l'action élective des médicaments et des poisons sont aussi insaisissables par les moyens physiques, parce qu'ils ne sont que les effets de causes purement dynamiques, c'est-à-dire métaphysiques, ontologiques ; et si des chimiâtres, d'ailleurs très savants et très dignes d'estime, si des vivi-secteurs distingués tentaient de nous démontrer le contraire, nous répondrions simplement aux premiers : composez-nous, par la synthèse de leurs seuls éléments physiques connus, un atôme de quinine, d'aconitine, de morphine, etc., doué des vertus propres de ces substances ; aux autres, nous dirions : produisez une fracture sur un cadavre, réduisez-la et demandez-vous ensuite pourquoi le travail dynamique du cal ne se manifeste pas dans le laps de temps voulu.

Placé en quelque sorte sur le lit de Procuste en traitant avec si peu d'espace un sujet si délicat et si vaste à la fois, il nous est impossible de rappeler en terminant tous les faits qui démontrent que la grande erreur des savants du XIX<sup>e</sup> siècle est de confondre sans cesse la vie avec la mort et de demander à cette dernière la raison de l'autre.